

TESSA MCWATT

ANATOMIE DE MA HONTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CHLOÉ SAVOIE-BERNARD



MÉMOIRE
D'ENCRIER



ANATOMIE DE MA HONTE

L'image de couverture est une œuvre
de l'artiste Anna Binta Diallo

Tessa McWatt

ANATOMIE DE MA HONTE

Traduit de l'anglais par Chloé Savoie-Bernard

MÉMOIRE D'ENCRIER



Jean Riolan, dit le Jeune,
Encheiridium anatomicum et pathologicum (1649).

Pour Cicely

On pense que notre peine et notre déception sont sans précédent dans l'histoire du monde, et puis après, on se met à lire.

James Baldwin

HYPOTHÈSE

Une jeune femme chinoise, tellement jeune, presque une adolescente, court dans un champ de canne à sucre. Son habit de coton est abîmé, sa chevelure, indomptable. On lit la peur sur son visage. Ma grand-mère. Elle fuit quelque chose de terrible. Des tiges pointues égratignent ses jambes, du sang coule de son genou. J'imagine ses yeux brouillés par les larmes. Elle court parce que dans son village rural de Demerara, en Guyane britannique¹, elle vient tout juste d'être violée par son oncle.

1 Note de la traductrice : Tessa McWatt fait ici référence à la Guyane britannique, territoire qui deviendra, après son indépendance en 1966, le Guyana. À ne pas confondre avec la Guyane.

Je m'imagine que mon aïeule indienne était une femme forte, qui vient peut-être d'Oudh, dans l'Uttar Pradesh d'aujourd'hui. Je l'imagine s'accroupissant facilement, penchée sur des feuilles vertes acérées comme des épées. Elle s'épuise à désherber le sol inhospitalier de la Guyane britannique. Elle est mince, fragilisée par les 112 jours de voyage par bateau auxquels elle est chanceuse d'avoir survécu, car elle n'avait qu'une seule ration quotidienne de bœuf ou de porc, accompagnée de suif, d'un biscuit, de quelques raisins secs.

Mon aïeule arawak descend la rivière Burro-Burro qui traverse la forêt Iwokrama dans une pirogue faite d'un tronc d'arbre. En pagayant, elle passe à côté d'une loutre géante qui prend un bain de soleil sur une souche d'arbre.

Mon aïeule portugaise, qui vient peut-être de Madère, arrive parmi les premier·ères immigrant·es libres de la colonie en 1835. Dans son petit sac de jute, elle a caché vingt délicats carrés de dentelle qu'elle a cousus en observant son père remonter ses filets de pêche de la mer.

Une rumeur court à propos de mon aïeule française, mais elle n'avouera jamais à personne dans la colonie que son père avait un calice et une bague en argent dotée d'un motif en forme d'hexagramme – l'étoile de David – cachés dans sa valise lorsqu'il est arrivé de France.

Mon arrière-arrière-grand-mère africaine est perdue parmi des arbres qui ne connaissent pas son nom, qui ne parlent pas sa langue. Des arbres qui l'ont effacée. Elle n'arrive pas à retrouver le chemin qui la mènera à la clairière. Elle commence à se sentir faible. Je tends le bras pour saisir sa main.

Mon arrière-arrière-arrière-grand-mère écossaise respire pour une dernière fois dans l'East Lothian, et le livre qu'elle était en train de lire lui tombe sur la poitrine. Jamais elle ne saura quoique ce soit des femmes à la peau brune et de leurs mains dans la terre.

EXPÉRIMENTATION

« QU'EST-CE QUE TU ES, TOI ? »

Les canetons ont tellement aimé la nouvelle île
qu'ils ont décidé d'y élire domicile.
Toute la journée, ils suivent les pédalos en forme
de cygne
et mangent des arachides¹.

J'ai huit ans, je suis assise au fond de la salle de classe de troisième année, dans mon école primaire située dans une banlieue de Toronto. Mon pupitre est proche d'une fenêtre, et je suis facilement distraite par les oiseaux. Un oiseau en particulier se fait une beauté sur une branche en lissant ses plumes de haut en bas. Je n'écoute pas tellement ce que l'enseignante raconte. Nous sommes en train de lire un livre à voix haute à tour de rôle, et on ne m'a pas demandé de lire. Je me sens ailleurs, libre de rêvasser. Après quelques minutes la tête dans les nuages, je sens que l'enseignante change de ton et plus personne ne parle.

1 Épigraphe de Robert McCloskey, *Make Way for Ducklings*, New York, Viking Press, 1961. Note de la traductrice : traduction libre.

Je sors brusquement de ma rêverie. Une question flotte dans l'air. Je regarde les autres élèves, qui se regardent les un-es et les autres à la recherche d'une réponse.

« Est-ce que quelqu'un sait ce que ce mot veut dire? », dit l'enseignante.

Je me dis, oh, je dois être attentive parce qu'on parle d'un nouveau mot et que j'ai besoin de l'apprendre.

« Est-ce que quelqu'un sait ce que le mot *nègre* veut dire? »

Bonne question, que je me dis. Qu'est-ce que ça veut dire? Je continue de regarder les autres élèves autour de moi pour voir si quelqu'un a la réponse, ou si quelqu'un, du moins, va suggérer quelque chose. La professeure a l'air anxieuse; ce mot transporte avec lui une lourdeur. Kenneth Percy lève la main. La professeure l'invite à prendre la parole.

« Ouais, Tessa », qu'il dit en me pointant dans le fond de la pièce.

Tout le monde dans la classe se tourne vers moi. Je suis pétrifiée, mon esprit se vide et tout ce que je ressens dans mon corps est un crépitement, comme un circuit électrique qui connaît des ratés.

Je réalise à ce moment-là que l'enseignante essaie de me sauver de quelque chose qu'elle considère elle-même comme une insulte, un mot qui peut passer dans un livre, mais pas lorsqu'on le prononce à haute voix. « Oh non, pas Tessa », qu'elle dit pour nous reconforter, moi et tous les autres qui s'inquiètent de qui se trouve véritablement parmi elleux. Les autres enfants continuent à me fixer.

Faisant son travail de boussole morale, cherchant à guider la classe, elle réfléchit rapidement et répond : « Non, Tessa est quelque chose d'autre. »

Le circuit électrique défaille en crachant ses chocs dans mes joues, dans mes bras et dans mes jambes, qui commencent à trembler.

« Qu'est-ce que tu es, toi, Tessa ? »

Ce que je suis ?

Je n'ai aucune idée de ce qu'elle me demande. Je me sens comme si j'avais échoué à un test très important. J'aurais dû être plus attentive, je devrais savoir quoi répondre à cela.

« Tu sais, certaines personnes sont certaines choses », qu'elle ajoute, toujours en essayant de m'aider. Mais elle me blesse, de plus en plus profondément à chaque seconde où elle permet à l'œil de la classe de rester fixé sur moi. « Des choses, comme par exemple, disons... Mexicaine... » Elle attend, mais je ne réponds rien. « Brésilienne... Philippine », elle continue, suggérant ces choses qu'elle aperçoit sur mon visage, mais à ce moment-là j'entends seulement des mots qui décrivent toutes ces choses que toutes les autres personnes présentes dans la pièce ne sont pas.

Elle attend, le circuit bourdonne et devient tellement insupportable que je croise mes bras sur le bureau et pose ma tête dessus. Je pars ailleurs, je descends au plus profond de moi-même. Je ne me rappelle ni où je vais ni pour combien de temps, mais quand je jette un coup d'œil de nouveau autour de moi, toute la classe est partie à la récréation et l'enseignante essuie le tableau. Elle n'essaie pas de me parler lorsque je me lève et quitte la pièce, me sentant désormais plus lourde, chargée de quelque chose de corrosif.

Là, la tête posée dans mes bras, j'ai appris que je pouvais disparaître. Que je pouvais devenir invisible. Je me suis demandé pourquoi l'enseignante n'avait posé

sa question à personne d'autre, pourquoi ma meilleure amie n'avait pas eu à y répondre. Ces questions, tout comme mon invisibilité, je les ai gardées pour moi.

J'ai compris alors, sans être capable de le formuler clairement, que la langue avait le pouvoir de me transformer lorsqu'un mot en particulier était prononcé à haute voix. Je savais ce que c'est d'être noire – notre famille étendue et nos ami-es en portaient toutes les nuances – et je savais d'où je venais, mais ce n'était pas ce qui m'avait été demandé. «Nègre» était un mot comme «classification», un mot scientifique connu des gens savants, mais que j'ignorais. J'ai commencé à faire attention au pouvoir des mots. Quand on m'a demandé ce que j'étais, que j'ai compris que je ne le savais pas, je me suis mise à vouloir le découvrir. Je crois que c'est à ce moment-là que je suis devenue écrivaine.

Des images me rendent visite maintenant, tandis que le soleil s'infiltré sous les toits de Kilburn, dans le nord de Londres, et que je suis assise à mon bureau, en train de réfléchir à la honte. Elles me viennent par flash, comme un bulletin d'actualités provenant du passé.

Il y a ma grand-mère chinoise, qui se sauve d'un viol en courant. Elle court aussi parce qu'elle vient d'une famille qui a la course gravée dans l'ADN. Elle est née de parents chinois qui sont arrivés en Guyane britannique en provenance de Hong Kong vers la fin du 19^e siècle. La famille de ma grand-mère a échappé à la guerre sino-japonaise, durant laquelle un soldat japonais a tiré une balle dans la tête d'un autre oncle, un dentiste, attaché à sa propre chaise de travail.

Lorsque j'imagine ma grand-mère quand elle était jeune fille, elle est en train de courir.

Ma mère m'a raconté l'histoire du viol de sa propre mère lorsque j'étais adolescente. «Grand-maman s'est sauvée de la campagne en courant», qu'elle a dit, en chuchotant presque la suite. J'ai tenu pour acquis que c'était sa façon de me mettre en garde contre les dangers d'être une femme, de la même façon qu'elle m'avait mise en garde contre tellement de choses dans mon enfance. Or, j'ai été davantage marquée par la course de ma grand-mère que par son viol. Je voulais courir vers quelque chose qui m'appartenait, comme la plupart des adolescent-es, et je voulais comprendre quoi faire avec tous ces mots qui bougeaient constamment dans ma tête. Ma mère laissait souvent poindre des bribes de notre histoire familiale. Ces histoires étaient parfois pesantes, parfois mystérieuses et poétiques, et d'autres fois elles semblaient tellement lointaines et inaccessibles qu'elles ne pouvaient que devenir des mythes. Ma mère ne pouvait savoir qu'elle nourrissait une écrivaine, et moi, je ne pouvais savoir quelles vérités elle évitait ni lesquelles elle inventait de toutes pièces.

Comme la plupart des familles, la mienne baigne dans les anecdotes de mes grands-parents et de mes parents qui racontent leurs désirs, leurs aspirations, leurs pertes et leur honte par le biais d'histoires. Nous, les familles caribéennes, avons hors de tout doute besoin de l'histoire orale parce que nous venons de racines rompues, d'héritages transplantés, chuchotés, reliés à l'esclavage et au colonialisme. Nombreux-ses sont mes ancêtres qui n'apparaissent pas dans les arbres généalogiques ou qui sont impossibles à retracer. Nous ne pouvons donc

pas réellement savoir d'où mes ancêtres proviennent, comment iels se sont enfui-es, ni même comment iels ont été emmené-es de force ou sont arrivé-es dans ce qui est officiellement devenu la Guyane britannique en 1831.

Bien entendu, il y a les grands-parents que j'ai connu-es, et beaucoup d'oncles, de tantes, certain-es dont je partageais le sang et d'autres pas. Je ne peux qu'imaginer ceux venu-es avant eux. Grâce à certaines histoires, je sais que j'ai des origines écossaises, anglaises, françaises, portugaises, autochtones, africaines et chinoises. Et il y a aussi des rumeurs de généalogies cachées – dont ferait partie ce Juif français.

Le voyage de mon ancêtre indienne depuis le sous-continent est peut-être l'un de ceux documentés dans les journaux de bord des gouverneurs et des contremaîtres des plantations puisqu'elle venait travailler sous contrat² pour la colonie. Il manquait de femmes. L'esclavage avait été aboli; elle était une «cargaison précieuse», arrivant sur un bateau qui transportait 244 Indien-nes, dont 233 étaient des hommes, 6 des enfants et seulement 4, des femmes. J'imagine qu'au début elle a résisté, mais que la nécessité a fini par gagner, et qu'elle a été forcée de séduire le surveillant pour avoir la chance de se libérer plus tôt de son contrat d'engagement.

2 Note de la traductrice: en anglais, le terme est «indentured abourer». L'«indenture», comme l'explique Tessa McWatt, est une forme de travail sous contrat, sous-payé, qui avait lieu dans les colonies anglaises avec des travailleur-euses qui venaient souvent de l'Inde et qui travaillaient dans des conditions sordides. Comme ce phénomène a surtout eu lieu dans les colonies anglo-saxonnes, il n'y a pas réellement de terme équivalent en français.

Les autres histoires transportent le poids des secrets, comme ceux de la dentelle portugaise apportée subrepticement, et ne doivent jamais être prononcées à haute voix. Mais certaines d'entre elles aiment à jouer et dansent au rythme de la lumière tropicale.

Ma mère m'a décrit mon arrière-arrière-grand-mère autochtone comme une « chevreuil » (« la famille de mon père a du chevreuil en dedans », qu'elle disait), un mot qui dissimule les vrais noms des communautés – Arawak, Warrau, Arecuna, Akawaio, Patamona, Wapishana. *Chevreuil*, de la manière dont ma mère le disait, signifiait une chose sauvage, un homme avec une lance, une femme libre d'errer dans la jungle. J'imagine cette femme heureuse, seule dans sa pirogue. Quand je suis en canoë sur un lac en Ontario, bordée seulement par la terre, le ciel et l'eau, la faune et la flore qui jouent à chasser les ombres sur le rivage, je suis comme elle.

Le McWatt de mon nom de famille est écossais, et le Eyre du côté de ma mère est anglais. Ces noms me lient à l'Europe. J'ai déjà imaginé que j'avais des liens de parenté secrets avec la Jane de mon livre préféré. Mais on peut difficilement se fier aux noms à eux seuls. McWatt ou Eyre sont peut-être des noms que mes ancêtres ont pris pour s'angliciser ou se légitimer dans une ancienne colonie d'esclaves. Chuchoter, se tapir dans l'ombre. Désirer appartenir au courant dominant d'un nouvel endroit après avoir rompu avec leur lieu d'origine.

Mon imagination se concentre sur mon aïeule africaine – mon arrière-arrière-grand-mère. Elle est le trou dans l'histoire familiale que je dois combler, bien que je ne sois pas en mesure de retrouver avec précision ses racines en

Afrique. Son histoire est celle qui a été enterrée le plus profondément, celle qui a été la plus douloureusement négligée. Son histoire porte une telle honte qu'elle a été effacée. Mais le corps est un lieu de mémoire. Si la race existe pour ériger des frontières, mon corps les traverse. Il est d'une hybridité sans limites. Mon corps noir et blanc et brun et jaune et rouge est apatride, chaotique. Celui de mon aïeule était un territoire volé.

Je suis le résultat du mouvement des corps sur les bateaux. Comme le sont les capitaines, leurs cargaisons, les serviteur-es sous contrat, les gens remplis de l'espoir de survivre. Je viens de gens qui ont été presque exterminés par ceux qui sont arrivés. Le Guyana, anciennement la Guyane britannique, un territoire conquis par les Anglais grâce à des traités de guerre hollandais et français du début des années 1800, est le seul pays anglophone en Amérique du Sud continentale. Culturellement, il est caribéen, mais géographiquement, il appartient au continent. Les artères pulsantes de ses rivières connectent les montagnes, les savanes, les forêts tropicales et les littoraux. C'est une terre de jaguars, de tapirs, de fourmiliers, de loutres, de singes et de capybaras: l'une des plus grandes biodiversités au monde. C'est une terre dont les ressources naturelles ont été disputées, encore et encore, et son histoire coloniale est une histoire qui dépend autant de navires venus d'Europe, d'Afrique, d'Inde et de Chine que des pirogues des populations autochtones. Les pagaies, les voiles, les moulinets, les fers.

Une seule culture unit tous mes ancêtres: le sucre. Mon histoire pulse au rythme de moments de métissage, d'une hybridité qui élude toutes les cases qu'on me demande de cocher sur les papiers de recensement ou sur les demandes d'emploi.

Je suis la chanson du sucre.

Nous sommes en mars. L'hiver londonien a été difficile – tempêtes de neige, trottoirs glacés – presque comme un hiver torontois, là où, cette année, le gel n'a pas cessé, avec des tempêtes de verglas dignes de films apocalyptiques. À mon bureau, j'apprécie le temps plus clair à cette époque de l'année; un signe du printemps à venir. Mais aujourd'hui, une conversation avec ma mère âgée m'a déstabilisée.

«Les choses vont mal», m'a-t-elle dit au téléphone depuis Toronto.

Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire.

«Tu sais, le monde», qu'elle a dit.

Cette fois, j'ai compris ce qu'elle voulait dire sans avoir besoin de demander: la rage, la cruauté dans les rues, sur nos écrans. Ma mère est extrêmement intuitive, démesurément sensible, poreuse aux gens et aux événements autour d'elle. Elle est un bon baromètre des intentions des autres, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Elle a toujours été rayonnante et souriante, mais depuis peu, elle me semble distante. Sa mémoire à court terme s'est considérablement détériorée, et je constate que s'accélère aussi la perte des souvenirs plus anciens. Il y a quelques semaines, lorsque je lui ai demandé de me raconter encore l'histoire du viol de ma grand-mère, elle ne se rappelait plus me l'avoir racontée la première fois. Peut-être que maintenant, à plus de quatre-vingts ans, elle a supprimé de son vocabulaire le viol ou la guerre ou le racisme: elle essaie simplement de se souvenir de ce qu'elle est censée faire chaque jour. Peut-être que l'incertitude glissante du ici, maintenant est plus urgente que

sa mère qui courait au travers d'un champ de cannes à sucre. Ou peut-être que mon imagination d'adolescente a fait de ses chuchotements davantage que ce qu'ils contenaient.

Toujours est-il qu'au fil et à mesure que les histoires s'échappent de l'esprit de ma mère, une partie de mon identité s'échappe avec elles. Il m'apparaît urgent de les rassembler, parce qu'aucune histoire sur la race ne parvient à me définir à elle seule.

La race *est* une histoire.

Tout au long de l'histoire, des gens ont réduit d'autres gens en esclavage en utilisant des mots déshumanisants pour justifier leurs gestes. Aristote, qui a vécu de 384 à 322 av. J.C., décrivaient les Barbares, le peuple asservi par ses compatriotes Grecs, comme «étant par nature incapables de raisonnement...[ils] vivent une vie de pures sensations, comme certaines tribus aux frontières du monde civilisé, ou comme ces gens morts à cause de l'apparition de maladies comme l'épilepsie ou la folie³».

Dans les histoires de guerres et de conquêtes, ce sont les «sauvages» qui mènent les émeutes. Après des siècles de conflits avec les Irlandais-es, la reine Élisabeth I^{re} les a déclaré-es incapables de civilisation, un jugement commode qui l'a absoute de nombreuses atrocités que son royaume a commises contre les Irlandais-es alors qu'était annexé l'État insulaire. Ces préconceptions concernant la «sauvagerie» ont persisté tout au long de la conquête de l'Irlande dans les années 1650, alors que des dizaines de milliers d'Irlandais-es ont été envoyé-es travailler sous

3 Note de la traductrice: traduction libre.